

Le sport est un spectacle, mais l'athlète vaut-il ou surpasse-t-il le comédien? [première partie]

Autor(en): **Naudin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **27 (1970)**

Heft 9: **Nouveau bâtiment principal de l'EFGS**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997422>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le sport est un spectacle, mais l'athlète vaut-il ou surpasse-t-il le comédien? I

par Pierre Naudin

Je commencerai cette étude par une constatation qui a l'apparence d'un truisme: dans tous les pays du monde, quels que soient leur climat, les religions que l'on y pratique, la couleur des épidermes de leurs habitants et leur régime politique, le sport est devenu désormais un dangereux concurrent des spectacles traditionnels. Spectacle lui-même, il rassemble, au fur et à mesure de ses représentations, une foule d'adeptes (plus ou moins fervents) et de curieux, dont le nombre ne cesse de croître. Cette multitude peut atteindre un stupéfiant volume à l'occasion des grandes confrontations internationales.

Il serait intéressant de sonder les sentiments des amateurs de spectacles sportifs, de connaître leurs préférences, d'assister à leurs réactions, non seulement selon la nature et l'importance du meeting qui les a réunis, mais suivant leur âge, leur sexe, leur profession. Il faudrait se renseigner sur la fréquence et les raisons de leurs déplacements vers le stade, la piscine, le vélodrome, etc.... Il conviendrait enfin de leur demander: «Quel genre de distraction préférez-vous? Le sport? Le théâtre? Le cinéma? Le music-hall? L'opéra? Le cirque?... Et pourquoi?» En outre, il serait édifiant d'apprendre quel est vraiment l'état d'esprit des «organisateurs sportifs» à l'égard de ce public auquel ils dispensent des «Jeux» avec une générosité qui les enrichit aisément, bien qu'ils prétendent le contraire.

Une telle enquête nécessiterait trop de temps. Mes considérations seront donc celles que m'ont données une longue activité d'athlète et de brèves mais salutaires expériences de spectateur «sportif».

Une aventure vécue

Le sport étant devenu un spectacle, il découle de cette observation que les athlètes peuvent être tenus pour des acteurs. Ils le sont d'ailleurs implicitement par les profanes, ceux qui s'acharnent à leur récuser ce titre, même s'il s'agit d'athlètes professionnels, constituant le groupe important des soi-disant «sportifs». Ces «connaisseurs» trouvent une telle appellation déshonorante!

Il est bien évident que si les activités sportives avaient lieu à huis clos ou devant un public clairsemé, composé de parents, d'amis et de badauds n'ayant acquitté aucun droit de regard, les athlètes (non rétribués et satisfaits avant de se distraire) seraient uniquement des **joueurs** (ce terme étant pris dans son acception la plus saine). Toutefois, la gratuité de l'acte sportif étant devenue un usage suranné, voire même ridicule lorsqu'il subsiste, on peut en déduire que si les rivalités des athlètes et leurs affrontements s'exercent devant un public ayant été convié à y assister — au moyen de la presse et des affiches — et ayant payé pour cela, il importe de les considérer comme des acteurs, sans que la position qu'ils occupent dans notre société et la qualité du jeu qu'ils présentent deviennent suspects et provoquent dans l'admiration, sinon dans l'estime des spectateurs, une dépréciation considérable.

Mettant à profit leur vigueur, leur habileté et leur courage selon leur état d'esprit et les vicissitudes de la partie qu'ils ont engagée, ces acteurs offrent aux spectateurs, tout en demeurant astreints à des règles précises, une aventure vécue dont les phases inattendues sont bien voisines de ces scènes improvisées qui firent le charme et l'intérêt de la commédia dell'arte. Néanmoins, et sauf pour le catch, qui est au sport ce que la farce la plus vulgaire est au théâtre, la gaieté se trouve presque totalement exclue de la compétition. La façon rude dont le sport est pratiqué, les tensions exaspérées qu'il provoque (par exemple à l'arrivée des courses), les injustices et les fautes (imputables à un joueur, à un juge, à un arbitre), les incidents et les impondérables (foules, luxations, contractures, chutes, claquages) qu'il occasionne peuvent surtout l'apparenter à la tragi-comédie classique, à laquelle, déjà, il semble assujéti par l'impérieuse **règle des trois unités: unité d'action** (une seule action principale), **unité de temps** (une durée réglementaire — en tout cas limitée), **unité de lieu** (l'action se passe dans un même édifice ou sur un itinéraire nettement défini et contrôlé). Certes, parfois, quelque intermède tragique ou comique s'ajoute aux péripéties de l'épreuve sportive, mais le fait n'est guère fréquent. Et comme dans la plupart des pièces, des films et des... romans, les meilleurs, finalement, triomphent.

De la scène au stade

Lorsque l'on étudie les stades de Delphes et d'Olympie, on est surpris par leurs dissemblances avec les stades modernes. Fort étroits, ils ont un aspect très étiré. Cette conception semble prouver qu'à cette époque le sport, partie importante de la liturgie, était avant tout organisé et pratiqué à la façon d'un spectacle. Largeur modeste et piste resserrée: la foule devait voir de près les champions qui se plaçaient sous la tutelle des dieux et de leurs serviteurs. En fait, le stade constituait une longue scène ou, plutôt, un vaste autel aux trois quarts cerné par le public.

Le théâtre était semi-circulaire. L'assistance s'y trouvait éloignée de la scène de telle sorte que la communion possible sur le stade entre les acteurs et le public semble y avoir été négligée; peut-être même réprochée. A Olympie ou à Delphes, le spectateur pouvait se subsister aisément à son favori; au théâtre, et bien que la vie quotidienne y fut souvent représentée, il semble que cette idée n'était pas tolérable: les acteurs, masqués, **affrontaient** le public et demeuraient des énigmes. Les encouragements et les approbations des spectateurs ne pouvaient que s'effacer devant les incantations et les orages phoniques des chœurs: c'étaient eux et non l'assistance qui soutenaient les acteurs. Le stade, sanctuaire absolument religieux, était au contraire un lieu de vérité où les gestes et les voix s'exprimaient avec une franchise et une simplicité totales.

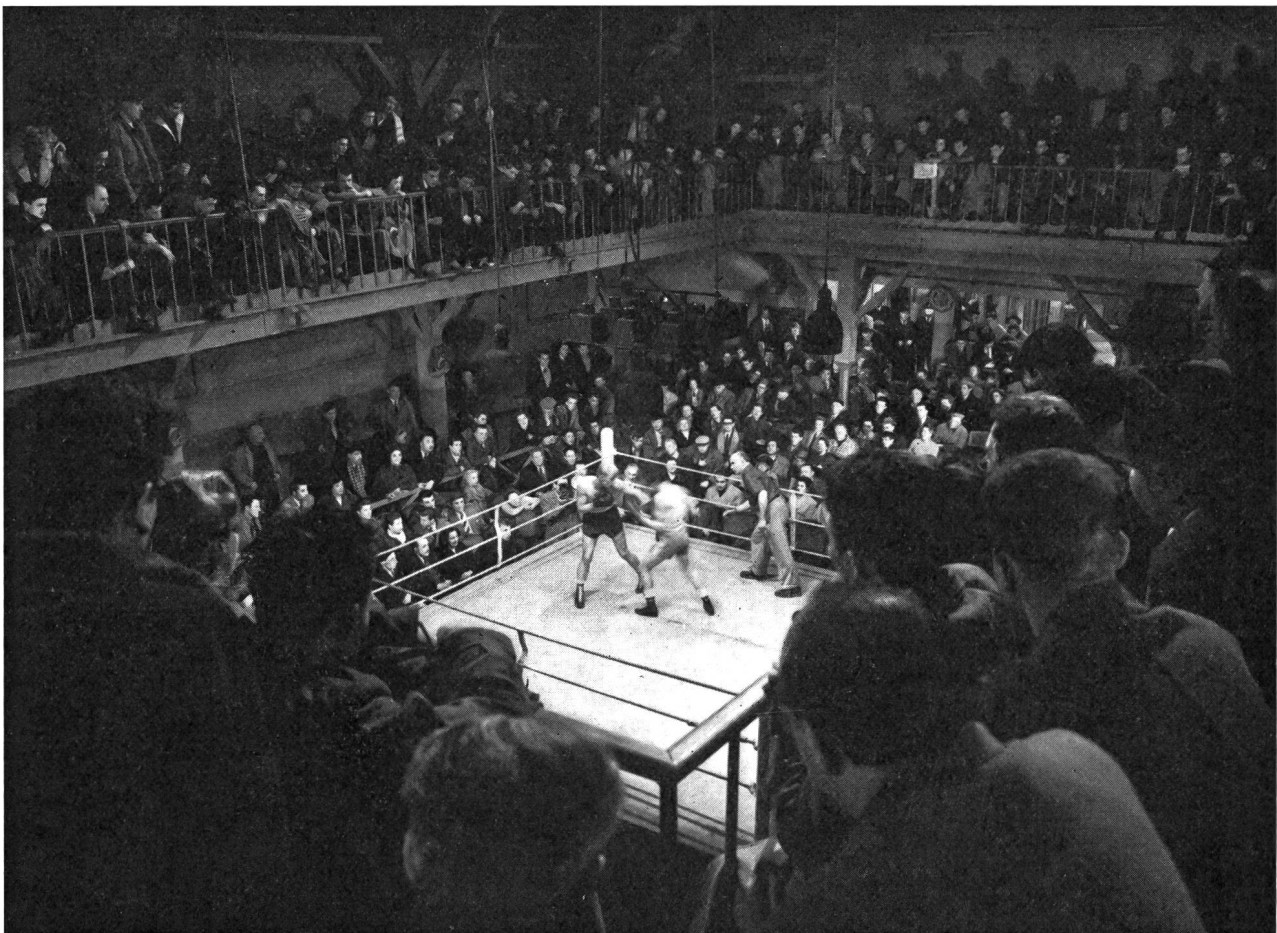
Bien plus tard, on innova pour ce qui concerne le théâtre. Mais ce ne fut pas un souci de communion plus profond qui rapprocha les spectateurs de la scène, à tel point que

certain y eurent même accès et participèrent malgré eux à l'action. Il s'agissait d'hôtes de qualité: monarques, favorites et courtisans privilégiés. Cette tolérance constituait un hommage (contraint) rendu au prestige des Grands plutôt qu'à l'auteur et à ses interprètes. L'intrusion de personnages étrangers à la pièce rompt pendant plus d'un siècle cette agréable connivence qui s'opère, dès que le rideau se lève, entre les spectateurs et ceux qui sont allés à leur rencontre. Qu'un être, fut-il un roi, ait participé par sa présence attentive, mais mouvante et pour tout dire incongrue, à la fiction, et celle-ci s'en trouvait automatiquement condamnée, non seulement dans l'esprit de ceux qui souhaitaient la vivre, mais sans doute dans celui des acteurs qui la présentaient.

La réaction apparaît inverse pour le sport: ce ne furent pas les spectateurs qui s'incorporèrent aux acteurs, mais les acteurs qui se répandirent dans la foule, forçant ainsi

son attention. Les premières courses pédestres en compétition, à la fin du siècle dernier, furent un jeu singulier d'adolescents britanniques costumés en jockey et s'époumonant, cravache en main, devant le public des hippodromes. Des matches à poings nus avaient également lieu sur les ponts des chalands amarrés aux quais de la Tamise. Lorsque le marquis de Queensberry les eut «appréciés», puis codifiés, ces pugilats et leur ring apparurent dans les salons de la gentry. Alors, non seulement la boxe sanglante, une fois les adversaires... gantés, devint un «noble art» par la magie du snobisme, mais ceux qui assistaient aux **assauts** des **combattants**, purent, soit en pariant, soit en se substituant mentalement au plus fort (ou présumé tel) des antagonistes, **se dévouer** plus aisément qu'à n'importe quel autre spectacle. Là également, la proximité des acteurs enchantait les spectateurs (les «fauteuils de ring» sont toujours les plus chers!); là également, la discrimination entre les «acteurs» et les

Le ring annonce le «Théâtre en Rond».



spectateurs subsista: le spectacle achevé, les gentlemen et ceux qu'on nomme les «gens biens» ne se mêlent toujours pas à la plèbe du ring.

Cependant, et singulièrement pour ce qui concerne le théâtre, la boxe a fait école: certains novateurs n'ont pas hésité à rassembler les spectateurs autour des acteurs afin que la pièce interprétée au centre du public, fût suivie **de près** et que la porte fût partout sensiblement la même. Le théâtre antique était demi-circulaire; le **Théâtre en Rond**, à Paris, offrit l'image même d'acteurs irrévocablement cernés par leur auditoire.

Cette forme d'expression est-elle plus convaincante? Non, sans doute. Elle rend les décors impossibles, et leur absence consterne le «spectateur moyen» qui compose la majorité d'un public. D'ailleurs, cette façon de nettoyer la scène et d'agglutiner les acteurs et ceux qui les regardent, contrecarre, même chez les personnes les plus imaginatives, toute échappée vers le rêve. Et le théâtre n'a-t-il pas été créé surtout pour rêver? Si l'on est de plain-pied chez les acteurs, on n'accède pas davantage que dans un théâtre de conception classique à l'œuvre qu'ils interprètent. Au contraire, elle y perd de sa force et de sa crédibilité.

Alors que le vigoureux réalisme des jeux sportifs devient de plus en plus générateur de désordres (il y a chaque année, parmi les joueurs et le public, des morts sur les terrains de football et de rugby) et que plus les «acteurs» et l'arbitre sont distants de la foule, plus ils se trouvent en sécurité, sans doute était-ce un phénomène normal qu'en dramaturgie se produisît la réaction inverse: pour susciter davantage encore son adhésion, pour le convaincre mieux, il était logique qu'on imaginât de disposer le public sur le seuil même de l'œuvre présentée. Or, cette étrange coopération, ce rapprochement exagéré, font en définitive de l'acteur tout simplement un voisin du spectateur; du spectateur, un comparse de l'acteur. Ni l'un ni l'autre ne s'en trouvent à l'aise.

Des héros et des rôles

Il n'y a guère longtemps de cela, l'acteur était un «être à part», assez mystérieux, dont on taisait les origines si elles risquaient de nuire à sa réputation, sinon à sa «légende». Par contre, le champion était un personnage accessible, un citoyen comme tout le monde, simplement doué pour se distinguer dans une spécialité. Peu importait qu'il eût passé sa jeunesse dans un taudis. Au contraire! Sa popularité dépendait d'ailleurs autant de son comportement dans l'action sportive qu'en dehors de celle-ci. Et l'on sait que le public est reconnaissant au champion qui lui prouve, de temps à autre, qu'il est conscient de sa présence et qu'il apprécie ses encouragements — bien qu'en cours de l'effort, l'athlète soit toujours un être solitaire, en lutte contre ses rivaux et contre son orgueil.

Désormais, alors que les indiscretions de la presse font de l'acteur un être proche de chacun d'entre nous, il est

déconcertant et irritant de voir le champion entouré, protégé et révérendé avec un fanatisme maladif. Les journalistes sportifs sont seuls responsables de cette androlâtrie: l'être le plus banal quelquefois devient par ses seuls excès physiques et les commentaires qu'ils déclenchent, un personnage extraordinaire, un exemple! **Car les qualités de cœur et l'esprit, pour le public sportif et ceux qui le «gouvernent», ne comptent guère.**

Le champion a son imprésario, comme l'acteur; sa suite, son secrétaire, ses domestiques (dans et hors le sport) comme l'acteur; il signe des autographes comme l'acteur; il est aussi capricieux que l'acteur et «cabotine» davantage! Ainsi, certains champions du cyclisme et de la course à pied, absolument inintéressants en dehors de l'instant où ils se **produisent**, ont renié leurs origines et même leurs parents et sont devenus, la presse les y aidant, des héros ne se mêlant plus au public, mais s'exhibant à grands frais devant lui! Et il s'est trouvé des organisateurs pour perpétuer cette inquiétante discrimination et aggraver la vénalité de ces «vedettes»!

On a vu des événements moins alarmants, mais tout de même insolites, dans ces fêtes du muscle qui passent pour propices à la fraternisation universelle: les Jeux olympiques. A Tokyo, puis à Mexico, tout contact humain, toute conversation furent impossibles sur le stade entre les athlètes et le public, tant les organisateurs avaient le chic pour escamoter les concurrents après l'épreuve qu'ils venaient de disputer!

A Olympie, les vainqueurs se joignaient à la foule!

De toute manière, qu'advient-il de tous ces acteurs sportifs, célèbres aujourd'hui, lorsque leurs muscles auront exprimé toute leur vigueur et perdu leur élasticité? Ne souffriront-ils pas de leur **abandon**? Quelle fureur secourra les plus vaniteux d'entre eux en songeant à l'apathie de ceux qu'ils passionnaient! Quelle jalousie les envahira lorsqu'ils verront cette idolâtrie populaire dont ils ont joui et profité, se concentrer vers de nouveaux venus!

Un «jeune premier» de théâtre peut, le temps passant, interpréter les rôles les plus divers sans jamais rien perdre de son talent, au contraire. Il peut, au cours des ans, perfectionner son art. Il lui est même possible d'achever sa vie en jouant les vieillards plus ou moins respectables des répertoires classique et moderne. Une adolescente (le sport n'a-t-il pas aussi ses championnes?) qui joue les soubrettes, peut devenir une charmante Elvire, une admirable Chimène, une inquiétante Marie Tudor et, finalement, une redoutable et pitoyable Athalie. Et si son talent, plutôt que de prendre un nouvel éclat, s'est émoussé (ce qui est bien improbable), elle jouera les duègnes sottes et encombrantes et vivra toujours en contact avec le public. Une telle prolongation douce-amère est interdite à cette nouvelle race d'acteurs: les sportifs. Quelques défaites souvent répétées (donc quelques rôles mal joués) et c'est la condamnation!

(A suivre)